

## Petite revue de philosophie

# Pourquoi le virage à droite ?

Pierre Bertrand

---

Volume 2, numéro 2, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105656ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105656ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bertrand, P. (1981). Pourquoi le virage à droite ? *Petite revue de philosophie*, 2(2), 105–111. <https://doi.org/10.7202/1105656ar>

# **Pourquoi le virage à droite?**

Pierre Bertrand

*Professeur au département de philosophie*

La victoire de Ronald Reagan aux élections présidentielles marque un virage à droite sur la scène politique américaine. On peut d'ailleurs constater dans plusieurs autres pays un tel virage à droite. De plus, les résultats du dernier Synode qui vient de se terminer vont dans le même sens d'un renforcement de l'autorité ou d'une certaine morale dans un monde apeuré par son propre chaos. Comment expliquer un tel virage à droite, un tel besoin pour des valeurs fortes et musclées, pour une autorité solide?

Nous vivons dans un monde où les certitudes, les évidences ont les unes après les autres été battues en brèche, questionnées, réfutées par l'apparition de nouvelles sciences, de nouvelles recherches ainsi que par le développement des moeurs. Une à une, les croyances de la religion ont été détruites par les sciences. Et ce

n'est pas fini. La pratique de la sexualité a été transformée par les découvertes scientifiques. Et à chaque fois, ce sont les valeurs mêmes auxquelles l'homme était attaché depuis des millénaires qui ont été mises en question.

Il était sécurisant de vivre sur des croyances, sur des évidences jamais questionnées, sur une obéissance plus ou moins aveugle à l'autorité. La vie avait alors un sens et les gens savaient quoi faire, ce qui était le Bien et ce qui était le Mal, on pouvait se reconnaître dans un monde devenu familier à force d'avoir été domestiqué. Les habitudes de vie appuyées sur des croyances, des directives provenant d'une autorité incontestée procuraient une grande sécurité quand il s'agissait d'effectuer les inévitables choix qui se présentent aux détours de toute vie. L'autorité religieuse était solide, de même que l'autorité morale, politique, militaire. On savait où on s'en allait, on savait quel monde on habitait.

Et voilà que tout cela s'est transformé. Il y a eu déchristianisation, les valeurs sur lesquelles on s'appuyait et qui conféraient un sens à la vie ont été attaquées et on a senti qu'elles nous échappaient, que la belle pseudo-unanimité d'antan était brisée, ce qui enlevait autant de force aux valeurs, car celles-ci tirent sûrement autant leur force du grand nombre qui les pratique ou qui y croit que de leur origine divine. Il y a eu perte de la suprématie américaine, due au changement de la conjoncture mondiale. La société a été envahie par des idées provenant de tous les horizons, de toutes les couleurs, ne cessant de venir bousculer tout ce qui prétendait à quelque solidité et pérennité.

Il y a donc eu un malaise croissant et même, dans

le for intérieur de plusieurs, une réelle panique. Comment enrayer le flot, comment faire cesser ce bouleversement, comment arrêter cette destruction de tout ce à quoi on croit, de tous ces cadres de vie sur lesquels on s'appuie? Car il est bien certain que ce processus de démolition des valeurs de la culture, aussi bien morale, religieuse, politique qu'idéologique n'est pas prêt de s'arrêter. Il ne peut même que s'accélérer, et c'est contre une telle perspective que les nombreux tournages à droite auxquels nous assistons, autant sur la scène religieuse, politique que militaire, tentent de réagir. Dans un monde où tout fuit, où tout bouge, où tout éclate dans une totale diversité, on tente l'impossible pour arrêter l'hémorragie, pour s'accrocher à une fixité, pour recoller les morceaux cassés. Mais j'ai bien peur qu'une telle tentative soit d'arrière-garde et qu'elle ne puisse pas faire grand-chose pour enrayer un mouvement devenu irréversible.

Depuis la découverte du mouvement de la terre autour du soleil, en passant par celle de l'évolution biologique de l'homme, jusqu'aux découvertes récentes sur la sexualité, le fonctionnement du cerveau, la relativité du temps et de l'espace, etc., l'être humain n'a cessé d'être bousculé dans ses croyances traditionnelles. Toutes les idées évoluent, même celles qui paraissent les plus solides, par exemple les idées scientifiques. Même à l'intérieur des sciences, il existe des révolutions, et il y a de nombreux savants qui résistent longtemps aux nouvelles découvertes car celles-ci heurtent leurs habitudes mentales. A plus forte raison quand il s'agit de domaines aussi peu sûrs que ceux de la religion ou de la morale, ou même des moeurs ou des habitudes générales d'un groupe donné.

L'être humain s'accroche facilement à ses idées, ses certitudes, ses conclusions et il ressent toujours douloureusement une attaque contre celles-ci. Il s'appuie sur une autorité, l'autorité d'une institution ou l'autorité d'un idéal, et il accepte difficilement que cette autorité soit critiquée ou mise en question, car c'est dès lors sa propre obéissance à l'autorité qui est critiquée et mise en question.

Pourquoi l'être humain s'accroche-t-il ainsi à des idées, des croyances, des autorités sachant le sort qui attend tôt ou tard celles-ci, sachant qu'il n'y a rien de solide et encore moins de permanent en ce domaine? Il le fait par besoin de sécurité, mais cela crée une fausse sécurité, qui est tôt ou tard elle-même détruite, et alors il se retrouve totalement insécure. Et dans cette insécurité, il tente un brusque retour en arrière, un brusque renforcement de l'autorité, mais c'est peine perdue, car cette autorité renouvelée subira le même sort que les précédentes et ne pourra pas résister à la vague de fond qui finit par emporter tout ce qui tente de s'accrocher, tout ce qui essaie de s'installer et de se solidifier.

La sécurité ne peut donc pas être trouvée de ce côté, mais bien au contraire, ce qu'on constate actuellement c'est combien le monde est insécure, combien le monde vit sur le danger sans en être réellement conscient, du moins sans fortement réagir pour répondre à ce danger. Les réactions sont au contraire inadéquates. Ainsi, pour parer à une menace de guerre, on ne trouve rien de mieux que d'augmenter son arsenal militaire, ce qui est pour le moins une manière paradoxale de préparer la paix.

Aucune idée, aucune valeur, aucune croyance, aucune autorité, aucune idéologie n'est solide. La pen-

sée humaine ne peut s'empêcher d'évoluer, de se transformer et donc de changer d'idée. On ne pense plus maintenant ce qu'on pensait voilà cent ans, ou même voilà dix ans. La situation, la conjoncture change et ne peut manquer de changer. Les Etats-Unis n'ont plus la position qu'ils avaient voilà vingt ans. On a beau être nostalgique, on a beau vouloir ramer à contre-courant, on ne peut rien y faire, les souvenirs sont bien morts, le temps suit irrévocablement son cours. La pensée humaine ne cesse de bouger, de changer et ne cesse également de se diversifier, de se multiplier en fonction de la multiplicité des points de vue, des angles d'approche, des individualités. Ce qui fait que tout ce qui se veut monolithique, uniforme, unique ne peut qu'éclater, prendre plusieurs tangentes. L'unité est bien perdue, et les individualités, en fonction de leurs conditionnements particuliers, de leurs interprétations particulières, de leurs intérêts ou de leurs plaisirs particuliers, ne peuvent que se séparer les unes des autres, faisant ainsi éclater, distendant ainsi les structures trop rigides de tout groupe.

C'est dire que le projet de toute réaction, de tout conservatisme, de tout fascisme, de toute droite est d'avance voué à l'échec. En fait, un tel projet n'a pour lui que l'énergie du désespoir, il a les accents d'un chant de cygne, il ressemble au dernier sursaut du mourant avant la fin. Dans un monde où tout bouge, on tente de planter une cathédrale en plein milieu du fleuve, en plein milieu du courant. Mais à la fin, le fleuve emporte tout sur son passage, rien ne lui résiste.

La question devient celle-ci: constatant tout cela, constatant qu'aucune idéologie, aussi bien morale, politique que religieuse n'est solide, constatant que toute

croissance peut être réfutée, constatant donc qu'aucune sécurité ne peut être trouvée de ce côté, quelle est notre réaction? Continuons-nous malgré tout à nous accrocher, désespérément, vainement? En quoi avons-nous besoin d'une autorité pour vivre? En quoi avons-nous besoin de nous identifier à un groupe pour vivre? Pourquoi avons-nous besoin qu'on nous dise quoi penser, quoi croire, quoi faire? Pourquoi ne sommes-nous pas capables de voir par nous-mêmes? Pourquoi cet infantilisme qui n'en finit plus? Si nous pouvons voir par nous-mêmes, nous n'avons pas besoin d'autorité, ni pour régler notre sexualité, ni pour nous dire quoi penser sur ceci ou cela, ni pour nous bercer d'illusion, pour nous flatter ou nous punir. Car si nous voyons par nous-mêmes, nous voyons infiniment plus que ce que nous laisserait voir n'importe laquelle autorité.

Tout ce qui touche à la pensée, tout ce qui est produit, construit par la pensée se détériore, se transforme et finit lentement par disparaître. Toutes les conclusions de l'homme, ses croyances, ses valeurs, ses morales, ses idéologies subissent ce sort. Cela peut être une question de jour, d'année ou de siècle. Donc, il est inutile de s'accrocher à quelque chose qui lui-même n'est pas accroché, mais se trouve, comme tout ce qui est humain, à la dérive. Ce qui nous reste, en revanche, comme quelque chose de solide où nous pouvons trouver une réelle sécurité, c'est précisément cette faculté de voir, cette faculté d'apprendre qui n'en finit pas, apte à ouvrir toutes les portes, ne faisant qu'un avec la vie, avec une manière de vivre.

